

Le juge de paix ne put s'empêcher de joindre les mains, comme un suppliant :

—Qu'y a-t-il donc, au nom du ciel ? s'écria-t-il.

—Il y a que Jean Beaugard, mon ennemi mortel, s'est évadé ; il y a que ma vie est en danger, et que je ne me marierai point avant que cet homme n'ait été repris !

Le juge de paix respira ! Il avait cru à un danger plus grave et il avait trop de confiance dans la gendarmerie et dans la police, pour douter du succès.

—Oh ! oh ! dit-il, si ce n'est que cela, nous pouvons bien continuer les apprêts ; dans quelques jours, ce forçat sera arrêté.

—C'est ce que nous verrons, monsieur le juge de paix !

Et M. Tuloup, d'un pas lourd, saccadé, presque tremblant, alla rejoindre sa terrible fiancée.

II

AU " JEUNE MARSOVIN "

Longtemps après que Cartahut se fut éloigné, les trois compagnons, Rouget, le Potard et Jean Beaugard, debout sur une des grèves de l'île de Noirmoutier, cherchaient à percer les ténèbres, pour l'entrevoir encore, et écoutaient en silence le bruit de ses avirons.

A la fin, la voix de Rouget s'éleva dans la nuit.

—Adieu, Cartahut, adieu !

On entendit une voix déjà lointaine, répondre :

—Adieu, mes amis !

Puis le silence se fit de nouveau.

Alors les trois hommes se re'ournèrent et cherchèrent à reconnaître la place qu'ils occupaient.

Une masse sombre s'élevait devant eux ; on eût dit un mur gigantesque de cent trente ou cent cinquante pieds de haut !

Rouget, que sa nature audacieuse commençait à ressaisir, approcha de cette muraille, l'examina attentivement à la lueur des étoiles, et la palpa de ses deux mains :

—Ce sont des roches, s'écria-t-il.

De leur côté, le Potard et Beaugard s'assuraient du même fait.

Les trois amis étaient bloqués entre la mer et de hautes falaises qui s'élevaient presque à pic sur le rivage.

Il fallait en sortir à tout prix, car la mer montante se brisait contre ces rochers.

Rouget ignorait ce détail, mais la pensée d'être enfin libre, loin des gendarmes et des gardes, et sur la terre ferme, l'agitait nerveusement :

—Montons ! cria-t-il.

—Par où ?

—Par ici.

—Mais la falaise est à pic.

—N'y a-t-il donc aucun passage ?

—Aucun.

—Eh bien ! il faut escalader cette muraille.

—C'est impossible.

—Il n'y a rien d'impossible pour des hommes résolus à rester libres.

—Essayons, si tu veux.

Rouget, le premier, s'élança sur les rochers. Il roula plusieurs fois sur le sable et les cailloux, mais il revenait sans cesse à la charge, en poussant ses tentatives de tous côtés.

A la fin, il fut assez heureux pour saisir une branche d'arbre d'une essence qu'il ne pouvait distinguer dans l'obscurité. Mais les racines étaient extrêmement solides, et aussitôt, retrouvant sa vigueur d'autrefois, il enleva tout son corps à la force des poignets et saisit un second arbre qui croissait au-dessus du premier.

Toutefois, avant d'aller plus loin, il crut devoir aider ses amis à le suivre. Il se suspendit par les pieds pour leur tendre les mains.

—Tu es aussi agile que par le passé, mon cher Rouget, dit le Potard.

—Oh ! ce n'est pas difficile.

—Pour toi, peut-être.

—Mais moi, comment ferai-je pour monter, murmura Beaugard ?

—Nous vous hisserons, s'il le faut.

Un instant après, Rouget saisissait les deux mains du Potard et l'attirait à lui jusqu'aux branches de l'arbre, avec plus de force et d'agilité que n'en ont les clowns dans nos cirques forains.

Puis, ce fut le tour de Beaugard, qui ne sachant pas aussi bien s'aider, fut enlevé plus péniblement.

Quand Louis, Eugène et Jean se trouvèrent tous les trois sur les premières branches, l'ascension fut plus facile. Rouget grimpa d'abord en s'aidant de toutes les pointes solides du rocher, de toutes les herbes accrochées à la falaise et de toutes les racines d'arbres qui se rencontraient çà et là.

Quelquefois, il était comme suspendu au-dessus de l'abîme et quand il retournait la tête, il entrevoyait en bas la mer qui jetait son écume sur les roches.

Dans les endroits difficiles, il s'arrêtait et tendait une main secourable à ses deux compagnons, surtout à Beaugard, qui suivait avec courage, mais avec difficulté.

Le Potard ne tarissait pas d'exclamations joyeuses :

—Enfoncés, disait-il, les écureuils ! bravo, Rouget ! C'est plus fort qu'en forêt !

Mais, tout entier à l'ascension et à la joie d'être libre enfin, Rouget gardait le silence.

A un moment, les trois amis furent extrêmement embarrassés. Ils étaient debout, sur une plate-forme triangulaire, formée à mi-côté par le rocher. Au-dessus de leurs têtes la falaise s'élevait à pic à plusieurs mètres sans le moindre interstice, au-dessous d'eux écumait la mer qui avait couvert toute la grève pendant leur ascension téméraire.

—Nous voilà pris, murmura Beaugard.

—Il faut coucher ici, dit Eugène.

—Diable ! fit Rouget.

—Nous ne pouvons ni monter ni descendre.

—Faisons un somme ; quand le jour viendra, nous appellerons ou nous trouverons le vrai sentier, car il doit y en avoir un.

—Et si ce sont des gendarmes qui viennent avec des menottes au lieu d'échelle ?

—Nous nous jetterons dans la mer, et tout sera dit.

—Ce ne sont pas des solutions ; il faut chercher ; il doit y avoir un moyen.

Les trois amis examinèrent la muraille en tous les sens. Elle était, hélas, droite et lisse comme un miroir ; ils se rapprochèrent tous les trois les uns des autres et réfléchirent un instant.

Tout à coup Rouget dit à Jean :

—Êtes-vous solide sur vos jambes ?

—Je le crois.

—Très solide ?

—On le dit.

—Vous auriez 130 ou 140 kilos s'agitant sur vos épaules, vous ne bougeriez pas de place ?

—Non.

—Eh ! bien, alors, rien n'est perdu.

—Que vas-tu faire ?

—Venez ici.

Rouget s'approcha de la muraille et plaça Beaugard, les jambes légèrement écartées, les bras croisés, la tête baissée à un mètre cinquante environ du rocher.

Puis il dit au Potard :

—Monte sur ses épaules et allonge les mains sur la falaise.

—Nous serons encore loin des branches.

—Sans doute.

—Que feras-tu donc ?

—Tu verras.

—Quel que tour de force, encore ?

—Ne vous tuez pas, murmura Beaugard, il n'y a qu'un mètre à peine de chaque côté de nous. Si vous manquez votre